



Stage Festival Mythe et Théâtre Malérargues, jeudi 9 août 2012 à 21h

L'oiseau sans pattes

performance de
Sophie Gourjon

Conception / Mise en scène - avec

Enrique Pardo

Musique : **Sarmen**

Remerciements à Linda Wise, Daniela Molina,
Pierre-François Blanchard, Olivier Neaud

Notes de Direction

D'abord, les étapes de cette « folie à deux ». Sophie a brillé lors du stage-festival 2011. Elle m'a demandé de travailler un solo avec elle. A Paris, lors du stage professionnel, son texte de travail était *Les Amants qui brûlent* de Tennessee Williams. Je lui ai suggéré de demander à Tennessee Williams d'être son mentor : de l'inviter, seule, lors une séance de spiritisme, avec du bon vin et des bougies, et de lui demander ce qu'il en pensait. Etre prête aussi à des réponses cinglantes du genre : « Toi aussi tu te prends pour Elizabeth Taylor ! » Lors des répétitions j'ai demandé à Sophie d'interpeller Tennessee Williams, de lui parler. Sophie n'a pas pu : elle s'est tournée en fait vers Frankie, l'amant de Tennessee Williams. J'étais épaté par la justesse psychologique de cette décision, tant et si bien que je voulais appeler la performance « Frankie » (Refus généralisé : « c'est un titre de comédie musicale ! » Pourquoi pas ?)

Voici des extraits d'un échange avec Sophie lorsqu'elle a exprimé un certain découragement :

« ...Ta performance existe de par ton très beau courage, et c'est une entreprise étonnante. Mais, sur scène, je pense que ce n'est pas au courage que tu devrais faire appel. Il t'a aidé à en arriver là : dis-lui maintenant de rester en coulisses et de te laisser prendre d'autres compagnons de voyage – comme Frankie, et bien-sûr, Tennessee Williams.

Si le courage ne prime plus c'est qu'une certaine maturité a pris le relais, avec sa dose de mélancolie ; une maturité qui tombe les armes, qui « désarme », et qui te rend d'ailleurs souvent « désarmante », précisément, et c'est très spécial et touchant. Il s'agit d'un courage inversé, non héroïque, qui transparait dans ta façon d'être sur scène, de jouer, et donc d'accepter quelque part de te "dé-courager" ou en tout cas d'éviter de mettre trop souvent une armure étincelante. Accepter d'être femme et belle aussi. Les coups d'éclats du courage risquent de chasser les esprits les plus intéressants – ou d'en invoquer de trop guerriers.

... je te conseille donc de ne pas t'armer pour une mission héroïque, mais de plonger, perdre et te perdre, de te laisser emporter, voire d'accepter la noyade et passer de "l'autre côté", et y trouver une mission autre, une « sous-mission », comme dans les grandes traditions oniriques qui conseillent de ne pas fuir ou lutter dans les rêves, mais de se laisser tuer ! Le rêve continue, l'initiation est faite, et l'on est ailleurs.

Je vois ta performance comme une aventure à la recherche de *la buona vita* et je la compare souvent à une analyse qui, sauf dans les périodes de grande détresse - et encore ! - est l'un des plus grands luxes que l'on puisse se permettre dans la vie. Luxe de détachement, de réflexion, de culture, de conscience, de métamorphose aussi, car notre vie, ou ce que nous appelons réalité, y devient une fiction que l'on peut (enfin !) commencer à écrire, à réécrire, à inventer.

Entreprendre une performance comme la tienne c'est encore plus osé qu'une analyse car tu nous offres en partage le processus même, avec une attitude magnifiquement transparente et avec de l'humour en plus, même devant l'opacité de certaines images, opacité qui pourrait susciter de l'anxiété tant parfois les images peuvent paraître confuses et nous confondre- nous narguer même (toi et moi inclus) - surtout lorsque l'on butte sur le fameux « je ne comprends pas ». Jung a paraît-il lâché cette boutade : demander à tout prix à « comprendre », c'est vouloir être materné !

En termes de complexité je me suis tourné surtout vers les paradoxes – les mystères ? - de l'identité sexuelle. J'ai beaucoup « attaqué » ta féminité lors des premières improvisations, parfois jusqu'au grotesque voire l'obsène. J'aime d'ailleurs énormément les images et les personnages issus de ces séances, et comment tu les as assumés. La moustache te fait parfois ressembler à Saddam Hussein ! Cette caricature du satrape patriarcal – surtout lorsqu'on l'a sorti du trou où il se cachait, confondu, ahuri. Après, il a retrouvé de sa superbe tyrannique.

Dans ton email tu dis vouloir être plus incisive ; c'est ce que cherchait Mademoiselle Tyroïde, ta « petite sœur », jusqu'au jour où le dentiste lui a annoncé : « Mademoiselle, vous n'avez pas de canines ! » Génial, touchant, bouleversant. Je dirais même : une ouverture chamannique ! Je pense que ton travail d'actrice est aussi un travail d'incision, mais non plus « canine » dans le sens de l'attaque du chien enragé qui cherche à mordre la vie, semblable au Lion Vert alchimique qui mord le soleil et fait ainsi saigner la source même de l'énergie qu'il désire. L'incision que je vois à l'horizon de ta performance est « hillmanienne », doucement, ou aigre-doucement tragique, avec l'incisivité du recul, de la réflexion, du regard vécu. James Hillman parlait de *seeing-through* : c'est le regard qui perce et qui passe au-delà, et non pas l'avidité des seules canines.

Et toutes ces réflexions sont ce que j'appellerais « la voix » – c'est le vrai travail « vocal » - et en disant cela je rends hommage à James Hillman, et à Roy Hart aussi. Quel beau travail ils nous ont légué !

EP